

**Comité aviseur sur les conditions de vie des femmes auprès de
l'Agence de développement de réseaux locaux de services de santé et
de services sociaux du Bas-Saint-Laurent**

**AVIS SUR LA SEXUALISATION PRÉCOCE DES FILLES
ET SES IMPACTS SUR LEUR SANTÉ**

**Accueilli favorablement par les membres du
conseil d'administration de l'Agence de santé
et de services sociaux du Bas-Saint-Laurent
le 20 avril 2005
A.-02-05-62R**

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	4
MEMBRES DU COMITÉ.....	6
1 ^{RE} PARTIE : DESCRIPTION DU PHÉNOMÈNE	8
1.1 La révolution sexuelle.....	8
1.2 Le libre marché avant tout	9
1.3 Le sida.....	11
1.4 « Girl power » ou conformisme?	11
1.5 Exacerbation des différences et des rôles sexuels.....	12
1.6 Réactions des adultes en tant qu'éducateurs et éducatrices	14
2 ^E PARTIE : L'IMPACT DE LA SEXUALISATION PRÉCOCE DES FILLES SUR LEUR SANTÉ PHYSIQUE ET MENTALE.....	16
2.1 Troubles liés à l'image corporelle.....	16
2.2 Troubles liés à l'estime de soi.....	17
2.3 Conséquences liées à une sexualité précoce	19
3 ^E PARTIE : QUE POUVONS-NOUS FAIRE?	22
3.1 Recadrer nos valeurs	22
3.2 Une question de repères et de limites	23
3.3 Autonomie affective et image positive de soi.....	24
3.4 Implication sociale.....	25
4 ^E PARTIE : AIDE-MÉMOIRE DES RECOMMANDATIONS	26
BIBLIOGRAPHIE.....	28

AVANT-PROPOS

Le Comité aviseur sur la condition de vie des femmes auprès de l'Agence de développement de réseaux locaux de services de santé et de services sociaux du Bas-Saint-Laurent a consacré sa réflexion à un phénomène actuellement en émergence et qui soulève une question de santé publique. Il s'agit de la sexualisation précoce des filles et ses impacts sur leur santé physique et mentale.

Par cette réflexion, le Comité aviseur veut d'abord donner suite à la préoccupation des femmes du Bas-Saint-Laurent qui formulaient la recommandation suivante lors d'une journée de réflexion régionale, tenue le 8 mai 2003 :

« Pour contrer l'émergence du phénomène de la sexualisation précoce de l'image corporelle chez les filles;

Les femmes demandent au ministère de l'Éducation, aux commissions scolaires et à la Régie régionale de la santé et de services sociaux de travailler sur les stéréotypes et la sexualisation à outrance chez les filles, en dénonçant, en éduquant et en sensibilisant au respect de soi et des autres.

On demande également aux commissions scolaires et aux directions d'écoles de revoir le code vestimentaire dans les écoles. »¹

Le Comité aviseur veut également apporter une contribution dans l'atteinte des objectifs ministériels en matière de santé et de bien-être des femmes, énoncés dans le document *Au féminin... à l'écoute de nos besoins*², c'est-à-dire :

- Intégrer les besoins des femmes à la planification nationale et régionale des soins et des services;
- Adapter des soins et des services aux besoins des femmes;
- Améliorer notre connaissance de la population et de ses besoins.

Les recommandations du Comité aviseur sont en concordance avec les stratégies d'action proposées par le Ministère concernant la problématique de l'image corporelle dont, entre autres : « Inscire la problématique de l'image corporelle et de la préoccupation excessive à l'égard du poids au Programme national de santé publique. »

Dans la même perspective, le Comité aviseur souhaite sensibiliser l'ensemble des adultes en tant qu'éducateurs et éducatrices sur le phénomène et les impacts de l'érotisation de l'enfance et mettre cette préoccupation à l'ordre du jour régional.

À ce titre, le Comité aviseur s'attend à ce que l'Agence de développement de réseaux locaux de services de santé et de services sociaux assume le leadership dans la diffusion de cet avis auprès de l'ensemble des instances interpellées par la problématique.

¹ Table de concertation des groupes de femmes du Bas-St-Laurent, *DélibérAction*, Rimouski, 2004, p. 20.

² Gravel, Ginette, *Au féminin... à l'écoute de nos besoins, Objectifs ministériels et stratégies d'action en santé et bien-être des femmes*, ministère de la Santé et de Services sociaux, Direction des communications, Québec, 2

MEMBRES DU COMITÉ

- Pour la Table de concertation des groupes de femmes du Bas-Saint-Laurent : Élise Gauthier et Suzelle Lambert.
- Responsable du Conseil du statut de la femme : Monique Bellavance.
- Responsables à la condition féminine à l'Agence de développement de réseaux locaux de services de santé et de services sociaux : Marguerite Fournet et Solange Lévesque.

Pour la pertinence de leurs commentaires et leur précieuse contribution à la réflexion, nous tenons à remercier :

- Nancy Bérubé (Centre de femmes de la Vallée de la Matapédia inc.), Julie Brûlé (Centre-femmes du Grand-Portage), Anne Normandeau (enseignante), Cynthia Rivard (Commission-jeunesse), Maryse-Hélène Soucy (Centre des femmes du Témiscouata), Suzanne Tremblay (Table de concertation des groupes de femmes du BSL).
- Du CALACS de Rimouski : Linda Bérubé, Isabelle Fournier et Kathleen Julien.
- De l'Agence de développement de réseaux locaux de services de santé et de services sociaux : Nicole Bernier, Dominique Bourassa et Marie-Josée Pineault.

1^{RE} PARTIE : DESCRIPTION DU PHÉNOMÈNE

Dans le sillage d'une révolution sexuelle amorcée dans les années 1960, on assiste depuis quelques années à l'émergence d'un phénomène de plus en plus présent : l'érotisation de l'image corporelle des filles. Les jeunes filles de 8 à 13 ans sont devenues la cible d'un marché de la mode, de la musique, de magazines, etc. qui en font des enfants-femmes sexuées.

La banalisation médiatique de la sexualité, la complaisance des télé-réalités (Loft story, Occupation double, etc.), la mode vestimentaire provocante et hypersexualisée qu'on leur propose, les magazines qui leur sont dédiés et qui exacerbent leur désir de consommation, les vedettes des vidéo-clips à la gestuelle calquée sur la porno et auxquelles les filles s'identifient, l'accès facile aux sites pornographiques d'Internet, tout concourt à rendre les filles soucieuses dès le plus jeune âge de leur apparence et de la séduction qu'elles opèrent. « Un problème téléguidé par les médias, la publicité, la société de consommation qui risque, selon Pierrette Bouchard, de devenir gros si on ne prend pas les moyens de freiner son expansion ». (27)

L'effet pervers du phénomène, c'est que la sexualité est affichée comme un contre-pouvoir féminin, une sorte de « girl power » alors qu'on assiste plutôt à un retour en force des stéréotypes sexuels, à une sexualisation précoce « provoquée » et cela, dans l'indifférence générale.

On a surtout une peur panique d'interdire ou de poser des limites. Comme si le moindre interdit risquait de nous propulser dans une ère de répression sexuelle qu'on vient à peine de quitter.

Sans tomber dans la culpabilisation des jeunes filles (le syndrome « elle l'a cherché » ou de la provocation), sans brandir le spectre du prédateur sexuel assoiffé de chair tendre et sans s'enfermer dans la polarisation du débat entre permissivité sans limite et moralisme tatillon, il est de plus en plus urgent de se questionner sur le sens et l'impact de l'hyper sexualisation actuelle.

Même si le phénomène est récent et peu documenté, certainEs professionnellEs de la santé et de l'éducation relèvent des effets inquiétants chez les jeunes : augmentation des troubles alimentaires, de la dépression, des idées suicidaires, de la phobie scolaire, etc.

Et là, on ne parle pas du recul probable du mouvement d'émancipation des femmes. Les gains réalisés par les deux ou trois générations précédentes sont-ils menacés par la génération montante? La sexualisation précoce des filles aura-t-elle des répercussions sur leur avenir? Affectera-t-elle leur jugement, leurs valeurs? Influencera-t-elle leurs rapports avec les hommes? Les rendra-t-elles plus soumises, plus vulnérables, plus dépendantes du regard des autres?

1.1 La révolution sexuelle

Notre époque se targue d'avoir repoussé tous les tabous, d'avoir évacué toute morale restrictive, d'avoir atteint une liberté jamais atteinte par l'humanité. On ne peut nier que la révolution sexuelle, ce « grand sursaut libertaire [qui] a traversé de 1964 à 1973, toutes les sociétés industrielles [...], a vaincu bien des ostracismes ou sujétions qu'on doit continuer de combattre (homophobie, machisme, l'inhibition, la culpabilité, la honte sexuelle) ». (16, p. 43) Les femmes y ont gagné des droits indéniables. De fonction reproductrice, la sexualité est devenue une fonction liante où on a davantage de chance de s'épanouir. Mais selon Jean-Claude Guillebaud, elle reposait sur un fantasme, à savoir que :

« Ni la perversion, ni la pulsion de violence, ni l'instinct de possession, ni la pédophilie, ni la jalousie, ni le voyeurisme, ni l'impuissance n'existent à l'état normal. La nature humaine est naturellement bonne; la sexualité est naturellement saine [...] et il suffit de libérer les pulsions sexuelles pour libérer l'humanité de ces désordres [...] un contresens qui continue de hanter l'époque. Libérer le désir, rejeter l'ordre ancien et sa morale, congédier les interdits, jouer sans entraves et sans loi : oui l'utopie était belle. L'erreur fut de croire qu'elle était sans conséquence... » (16, p. 43-44)

Pour la sexologue Francine Duquet, entendue à une conférence au congrès de l'ACSA (Association canadienne pour la santé des adolescents) (11), cette révolution sexuelle nous a conduit à l'objectivation et au morcellement de la sexualité, à la rupture avec le discours idéologique et moral, à l'apparition de l'incroyable pression de performance. La peur de la sexualité a été remplacée par le souci de normalité : est-ce qu'on est normal? Est-ce qu'on baise assez? Particulièrement fort chez les adolescentEs car l'adolescence se caractérise par le désir d'être conforme, le désir d'être normal. On est passé d'une sexualité du devoir conjugal à une sexualité du devoir de performance. Pour Jocelyne Robert, auteure de « Full sexuel », citée par Marie Allard dans la Presse. « Ce que les filles veulent, c'est d'être un bon instrument sexuel, ce qui est dramatique en cette ère de post-féminisme. Les garçons de leur côté, veulent être des bêtes de sexe. » (2)

C'est dans cette *instrumentalisation* de la sexualité que s'inscrit la socialisation des filles. Elles reçoivent comme message qu'il est normal de s'habiller sexy et d'être disponibles sexuellement à tout âge. « On fait porter à des enfants un potentiel de séduction sexuelle et érotique qu'elles n'ont pas le moyen de gérer. » (11) Si les petites filles ne sont pas conscientes de l'image qu'elles projettent, l'industrie de la mode, qui cible cette clientèle, sait très bien ce qu'elle fait.

Elles représentent un potentiel érotique très vendeur dans un monde où toutes les expériences sexuelles permises ont été exploitées, où il ne reste, semble-t-il, qu'à transgresser ce dernier tabou des relations sexuelles entre adultes et enfants.

Et on ne sourcille même pas face au paradoxe : d'un côté on *démonise* le pédophile, de l'autre, on donne à voir nos enfants comme des objets sexuels. Mais dans le monde des désirs et des pulsions, on n'en est pas à une contradiction près.

1.2 Le libre marché avant tout

La révolution des années 1960 a connu également des excès vestimentaires et prônait l'amour libre. Mais c'était dans un contexte bien différent. Il y avait un idéal, un rêve d'évolution derrière tout ça. Ça s'inscrivait dans un mouvement politique et féministe. Aujourd'hui, c'est le MARCHÉ qui dicte sa loi.

Si, à cette époque, on rejetait les tabous et les interdits au nom de la liberté, on les rejette aujourd'hui au nom du libéralisme économique : « Loin de contrevenir aux intérêts du grand MARCHÉ libéral et aux commandements de l'argent, la permissivité ambiante les sert l'un et l'autre indiscutablement. (16, p. 83)

Déjà, depuis les années 1920-1930, le marché de la consommation a utilisé le culte du corps chez les femmes pour vendre des vêtements, bijoux, cosmétiques, diètes minceur, revues féminines, etc. D'ailleurs, selon Suzanne Marchand, les normes esthétiques actuelles, le hâle, la minceur, la jeunesse, sont apparues à cette période de l'histoire. Ces critères de beauté venaient alors remplacer ceux d'hier et répondre à de nouvelles fonctions sociales : « Derrière ce discours qui exhorte les femmes à être jeunes, minces et bronzées, se manifeste un souci qui devient légitime au cours des années 1920-1930 : celui d'être séduisante. À l'image des femmes chastes et vertueuses se substitue celle d'une population féminine de plus en plus préoccupée de mettre ses charmes en valeur ». (28)

À cause du chômage important qui règne, les emplois sont rares pour les femmes, on les réserve aux hommes. Avec l'urbanisation et la dissolution de la famille élargie qu'elle a entraînée, les femmes sont plus dépendantes des hommes pour assurer leur subsistance, sans compter qu'« au sortir de la première guerre mondiale, la population féminine excède la population masculine. Dans ce contexte, l'apparence physique devient un atout personnel précieux, non seulement pour les femmes à la recherche d'un mari, mais aussi pour celles dont la subsistance repose essentiellement sur leur capacité de s'assurer la fidélité d'un conjoint, gage de sécurité financière et affective ». (28, p. 71) « N'oubliez pas qu'un mari fier de sa femme est un mari fidèle » dit la publicité. « Bref, au cours des années 1920-1930, la séduction acquiert une légitimité sociale élargie. » (28, p.72)

Mais à quelle légitimité répond l'érotisation actuelle des toutes jeunes filles? Elle ne repose certes pas sur la dépendance financière des filles, mais sans aucun doute, l'idéologie néolibérale du libre marché, y est pour quelque chose.

Depuis 5 ans, en effet, voilà que les préadolescentEs en sont la cible. Ce phénomène apparaît dans une logique de quête de nouveaux marchés à exploiter. Selon la journaliste Martine Turenne, citée par Pierrette Bouchard

« Avec 2,4 millions de représentants aux pays, les tweens sont la plus importante cohorte démographique depuis les boomers. Ils forment sur la pyramide d'âge cette enflure que le démographe David Foot a qualifiée de Echo Boom. Ils dépensent annuellement 1,4 milliard de dollars au Canada, ont un pouvoir vraisemblablement quatre fois plus important, compte tenu de l'influence qu'ils exercent sur les achats de toute la maisonnée. » (6, p.33)

Et quoi de plus simple pour fidéliser la clientèle que de la prendre à un âge où elle est particulièrement vulnérable aux messages publicitaires et susceptibles d'adopter des habitudes de consommation. Aujourd'hui, les petites filles ont leur style, leur bouffe, leur musique, leurs magazines, leurs gadgets, bref, leur univers. Et elles deviennent par la suite, à l'adolescence, «... de très bonnes clientes des salons de bronzage, des centres de conditionnement physique et des studios de *body piercing*. L'industrie des cosmétiques voit en elles une source intarissable. Elles s'épilent jambes et pubis, rêvent de liposuccion et d'implants mammaires ». (34)

À cette période (entre 8 et 13 ans) les filles construisent leur identité, leur valeur personnelle, leurs intérêts et le message que leur renvoient la télé, la publicité, les magazines est qu'elles se doivent d'être belles, séduisantes et sexy. Message qui mène à leur sexualisation précoce. À peine sorties de l'enfance, elles sont précipitées dans un monde d'adulte, sans même avoir

eu le temps d'explorer leur propre désir. Les garçons du même âge sont encore à l'abri de cette sollicitation médiatique. Alors que les petites filles ressemblent de plus en plus à des femmes sexuées, eux peuvent encore se comporter comme des enfants.

1.3 Le sida

Les campagnes de prévention contre le sida ont aussi contribué, d'une certaine façon, à donner un message à double contrainte :

« ... il s'agissait de promouvoir une description des pratiques sexuelles plus minutieuses, plus précises et plus détaillées qu'aucune société n'en avait jamais connu auparavant. L'ampleur de la menace et l'obligation de résultats interdisaient que l'on s'embarrassât de pudeur, de métaphores délicates ou d'images allusives. Non seulement on se devait d'appeler un chat un chat et une fellation une fellation, mais il fallait également s'affranchir des précautions traditionnelles, liées à l'âge ou à la maturité supposée des intéressés. De la crudité délibérée des campagnes publicitaires aux distributeurs de préservatifs dans les écoles, en passant par les pédagogies médiatiques ou scolaires, la lutte contre le sida engendra en quelques années un nouveau « discours sexuel » omniprésent, obsédant, froid, clinique, ... » (16, p. 78)

Bien que ces campagnes de prévention du sida s'avéraient urgentes et nécessaires, on ne peut nier qu'elles ont entraîné quelques effets pervers. Avec la diffusion d'une parole publique très explicite sur la sexualité, « ... on était en train d'induire des scénarios sexuels auprès des jeunes et certains se les ont appropriés comme si c'était une obligation. Pour les ados, si le comportement existe, il faut le faire (obligation de performance). » (11)

De plus, avec la libération sexuelle doublée de cette « pornographie sanitaire » (Guillebaud) la table était mise pour une approche résolument fonctionnelle et hygiéniste de la sexualité. « L'urgence justifiait ainsi un lugubre appauvrissement des représentations du plaisir, ramené au rang d'une *fonction*, d'un geste ou, pire encore, d'une stratégie immunitaire. » (16, p. 79) Ce clivage entre le corps et l'affectivité contribuera par la suite à banaliser certains comportements ou expressions de la sexualité autrefois réservés à la pornographie.

1.4 « Girl power » ou conformisme?

À l'instar d'une directrice d'école de danse de Montréal, plusieurs croient que « ... l'attitude des petites filles et la façon dont elles s'habillent révèlent quelque chose de très positif. Elles projettent une image sexy mais affirmative... Oui, elles veulent qu'on les regarde, mais dans le but de s'affirmer, pas de s'exhiber. Le féminisme a porté ses fruits. Les filles prennent leur place, deviennent chefs de classe et s'érotisent un peu ». (6, p. 23)

Ce discours du « girl power », que Pierrette Bouchard assimile plutôt à un apprentissage de la dépendance, se définit ainsi : « Les filles, fières de leur corps et assumant pleinement leur sexualité ne seraient plus des « objets » sexuels mais des « sujets » sexuels, elles seraient désormais détentrices d'un pouvoir pleinement assumé ». (6, p. 22)

Pour Pascale Navarro, si cette féminité n'est plus pudibonde, elle est archiconformiste. (14) Que penser en effet d'un *empowerment* qui se réalise à travers l'apparence et la quête de

l'approbation masculine. Un pouvoir bien dérisoire en somme où la femme demeure un objet à ravir qui se dégrade avec le temps. Encore une fois, l'archétype de la tentatrice refait surface. On est à des années-lumière du concept féministe d'*empowerment* ou d'*autonomisation*. Ce concept fait appel à un processus de changement individuel interne, d'augmentation des capacités ou aptitudes pour se réaliser et de la mobilisation collective, dans le but de remettre en cause les rapports de pouvoir. L'*autonomisation* (*empowerment*) comprend non seulement le processus individuel d'émancipation (autonomie, indépendance, confiance, estime de soi), mais l'acquisition d'une conscience collective de la dépendance sociale et de la domination.

Donc la conscientisation, la capacité d'analyser et de mobiliser son milieu social pour y apporter des changements, y sont indissociables, alors qu'avec le « girl power » on assiste plutôt à une réactivation spectaculaire des stéréotypes sexuels que plusieurs décennies d'émancipation avaient quelque peu atténués. Ce n'est pas étonnant, tout compte fait, à cette époque de « backlash » où on considère que les femmes sont allées trop loin dans leurs revendications et qu'il faut désormais répondre aux besoins des hommes. Pas étonnant non plus, la concordance entre la mode proposée aux filles et l'imaginaire érotique masculin.

Ce phénomène ne contribue en rien à réduire les rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes. Et la sociologue Francine Descarrie voit dans cette « impossibilité de s'extraire de l'idéologie de la séduction et de l'objectivation du corps des femmes » le plus important échec du féminisme.

Les magazines québécois pour les préados et adolescentes véhiculent en effet des messages rétrogrades sur la féminité et les rapports hommes-femmes : « la vision du monde qui y est proposée est empreinte de clichés et déconnectée du quotidien. La prédominance de l'apparence, tant dans les articles que dans la publicité, convie les lectrices à une identité narcissique. L'obsession des garçons apparaît comme une dépendance nécessaire à la définition de l'identité des femmes. » (15)

1.5 Exacerbation des différences et des rôles sexuels

Dans ces magazines, la majorité des articles parlent des relations avec les garçons, la sexualité y est omniprésente et les conseils qu'on donne aux filles « les placent souvent dans une situation de dépendance et d'effacement ». Par exemple, on suggère aux filles, dans un article sur le sex-appeal, (Adorable, janvier 2003) de :

« lui trouver toutes les qualités du monde et fermer les yeux sur ses pires défauts »; de ne pas l'appeler toutes les cinq minutes, le laisser sortir avec ses amis quand il le veut et ne jamais lui demander à quoi il pense ou s'il t'aime vraiment... »; de « te préparer en dix minutes, être toujours à l'heure lors de tes rendez-vous et de bonne humeur tout le temps même pendant ton SPM, etc. » (6, p. 14)

On n'est pas loin du manuel d'économie domestique de 1960, *Le guide de la bonne épouse* où on recommande par exemple aux filles :

« Ne l'accueillez pas avec vos plaintes et vos problèmes. Ne vous plaignez pas s'il est en retard à la maison pour le dîner ou même s'il reste dehors toute la nuit.

Considérez cela comme mineur comparé à ce qu'il a pu endurer toute la journée... Parlez d'une voix douce, apaisante et plaisante. Ne lui posez pas de questions sur ce qu'il a fait et ne remettez jamais en cause son jugement ou son intégrité. Souvenez-vous qu'il est le maître du foyer et qu'en tant que tel, il exercera toujours sa volonté avec justice et honnêteté. » (23)

Quant aux conseils sur la sexualité, ils sont peut-être encore plus contraignants aujourd'hui : dans la revue Adorable, en janvier 2003, on conseille aux jeunes filles :

« accepter de participer à un match dans la boue avec une autre fille seulement pour l'exciter un peu »; « lui proposer de réaliser son fantasme de trip à trois avec ta meilleure amie » et « lui faire un strip-tease inoubliable et sensuel à mort! ». (6, p.14)

Alors que le *Guide de la bonne épouse* propose :

« votre mari suggère l'accouplement, acceptez avec humilité tout en gardant à l'esprit que le plaisir d'un homme est plus important que celui d'une femme, lorsqu'il atteint l'orgasme, un petit gémissement de votre part l'encouragera et sera tout à fait suffisant pour indiquer toute forme de plaisir que vous ayez pu avoir.

Si votre mari suggère des pratiques moins courantes, montrez-vous obéissante et résignée, mais indiquez votre éventuel manque d'enthousiasme en gardant le silence. Il est probable que votre mari s'endormira alors rapidement ».(23)

Le vocabulaire est certes très différent, mais pour l'essentiel ces propos sont fort semblables. On a du mal à imaginer que quarante ans d'émancipation féminine les séparent.

Bref, on en revient à une exacerbation des différences et des rôles sexuels. D'un côté, on retrouve l'univers rose et brillant des filles, fait de romance, de cœur, de fleurs, de papillons, d'étoiles... Elles écoutent de la musique pop popularisée par des jeunes vedettes à la gestuelle très érotique et les Boy's Bands, princes charmants de notre époque, avec comme message de fond qu'il faut plaire aux garçons et être disponible sexuellement à tout âge. Elles sont très préoccupées par leur apparence et par la mode et portent des vêtements *hypersexualisés*, très ajustés, dans des tailles *extra-small*.

D'un autre côté, l'univers rouge et noir des garçons, fait de violence, de superhéros, de sports extrêmes, de voitures, de bandes dessinées, de musique hip hop ou rap au message sexiste, violent, dégradant ou méprisant pour les femmes. Ils sont moins préoccupés par leur apparence et portent des vêtements *extra-large*. Et les grossièretés et la vulgarité gagnent en popularité.

Même au chapitre de l'alimentation, l'écart se creuse. Selon une enquête internationale (Observatoire Sodexo de la qualité de vie au quotidien), le type d'aliments consommés est de plus en plus différent selon les sexes. Et cette sexualisation alimentaire est de plus en plus précoce et nettement plus marquée chez les 15-17 ans. Selon cette enquête, « les filles consomment deux fois plus de fruits, de légumes et de laitages que les garçons; tandis que

ceux-ci mangent trois fois plus de viande et de féculents et cinq fois plus de produits cuisinés ». Et bien sûr les filles comptent le nombre de calories.

Il en va ainsi dans presque toutes les sphères de leur existence. C'est dans ce scénario d'exacerbation des différences que s'inscrit la sexualisation précoce des filles. Comment ne pas y voir un effet du ressac actuel face au mouvement d'émancipation des femmes?

1.6 Réactions des adultes en tant qu'éducateurs et éducatrices

La société en général banalise les enjeux et les conséquences de cette mode et les parents et enseignants ne semblent pas toujours en mesurer les impacts. On estime souvent que « l'adolescence s'est toujours manifestée à peu près de la même façon chez les 12-17 ans, par un habillement plus provocateur, par le maquillage et par cette envie de plaire au sexe opposé ». (12) On croit même que c'était pire auparavant, même si on reconnaît néanmoins que l'âge de la provocation atteint à présent les prépubères. Jusqu'à tout récemment, tout semblait se dérouler dans l'indifférence générale. À part quelques articles publiés dans les journaux ou revues, et quelques émissions de télé (à *Enjeux* par exemple : « *Trop jeunes pour être sexy* » ou « *Ado.porno.com* »), il y avait très peu de réaction face à la sexualisation précoce.

Mais de plus en plus de directrices et directeurs d'école et d'enseignantEs éprouvent un certain malaise face aux excès vestimentaires sans précédent. Certains professeurs masculins ressentent même de la gêne à déambuler parmi ces filles de plus en plus sexy et affichant parfois des attitudes de séduction. Beaucoup d'écoles ont d'ailleurs décidé d'adopter un uniforme scolaire ou de resserrer leur code vestimentaire. Certaines écoles accompagnent ces nouvelles règles de discussions avec les élèves et de séances d'information auprès des parents. Rares sont ceux qui s'y opposent quand on leur présente des images filmées dans les corridors de l'école que fréquentent leurs enfants.

Les familles, bien souvent sans en être conscientes, en sont largement complices, à cause de la pression sociale : « C'est la mode, qu'est-ce qu'on peut faire? ». Il y a des parents qui se sentent très isolés, impuissants ou dépourvus face à ce phénomène qui n'est que l'écho d'un courant social beaucoup plus vaste et qui se traduit par une invite sexuelle omniprésente dans les médias et sur le marché de la consommation.

D'autres abandonnent pour ne pas perdre l'amour de leurs enfants. Francine Duquet dit à ce propos : « Je vois beaucoup d'adultes aujourd'hui qui ont de la difficulté à mettre des limites et des jeunes qui s'épuisent à chercher des limites. Ils vont tellement loin pour qu'enfin quelqu'un leur dise : « non, tu vas trop loin ». (11)

Beaucoup d'adultes n'osent plus interdire ou délimiter ce qui est négociable ou non. C'est la société de l'enfant-roi. « De plus en plus désiré, l'enfant est devenu omnipotent. Partout des enfants de 6 à 12 ans dictent à des parents médusés ou tout simplement largués, ce qu'ils doivent faire ou ce qu'il faut acheter. » (21)

Selon Pierrette Bouchard, ce pouvoir des enfants d'obtenir ce qu'il veulent en harcelant leurs parents (le « pester power » pour les Anglo-Saxons) a une efficacité reconnue par les spécialistes en marketing et publicité :

« Certains enfants sont maintenant si habiles avec le « pester power » que son utilisation conduit à un achat les deux tiers du temps, suivant certains chercheurs en marketing.... Une reconnaissance plus grande de cette force amène de plus en plus de firmes à conclure que l'accès au portefeuille d'un parent passe par le harcèlement fait par les enfants. » (6, p. 38)

Ce qui inquiète également, c'est le phénomène croisé de l'infantilisation des adultes et la « parentalisation » des enfants ou ce décalage des générations : « Maintenant on prend les enfants pour des ados, les ados pour des adultes et certains adultes ne sont pas sortis de l'adolescence. » (11) Francine Duquet donne l'exemple suivant, observé dans une boutique, où une mère dit à sa fille de 8 ans qui vient d'essayer un sous-vêtement de type string, et qui n'aime pas ça : « Mais c'est la mode ma chérie. » (rôle inversé) « Ces mères complices qui accompagnent leurs filles lors de leurs achats projettent sur elles une réparation narcissique (mon enfant, ma poupée sera celle que je n'ai pu être », ou bien sont dans une course folle à la jeunesse éternelle ». (21) L'obsession de la jeunesse et de la minceur fait déjà des ravages depuis quelques générations et risque de faire encore bien des victimes.

Il faut dire que la situation n'est pas facile pour les mères qui ne veulent pas nécessairement faire de leurs filles des *barbies*, mais qui veulent qu'elles soient dans le coup. Comment, en effet, expliquer à une fillette de 8 ou 9 ans qu'on refuse qu'elle porte tel vêtement car on ne veut pas qu'elle soit trop sexuelle?

Bref, il y a beaucoup de confusion, tant chez les adultes que chez les jeunes : On voudrait être de son temps mais également on sent bien que ça pose problème.

2^E PARTIE : L'IMPACT DE LA SEXUALISATION PRÉCOCE DES FILLES SUR LEUR SANTÉ PHYSIQUE ET MENTALE

L'hypersexualisation de l'image corporelle et la précocité sexuelle qu'elle provoque est un phénomène récent (5 ou 6 ans) encore peu étudié. Mais on peut déjà en soupçonner les répercussions sur les jeunes. Sans dramatiser et sans attribuer à ce phénomène la cause de pathologies sévères, on peut tout de même penser qu'il est un facteur aggravant des troubles actuels rencontrés chez les adolescentes : les troubles du schéma corporel et les troubles de comportement alimentaire et de tabagisme qui lui sont associés, la perte d'estime de soi liée à la détresse psychologique et aux idées suicidaires, les relations sexuelles précoces et le cortège de problèmes liés à la contraception, aux MTS, aux interruptions de grossesse, à la violence dans les relations amoureuses, etc.

On peut également s'interroger sur les risques accrus pour les filles d'être victimes d'agressions sexuelles, de pédophilie, de prostitution, de pornographie. Il y a aussi l'impact social qui nous questionne. En rendant les filles précocement soucieuses de leur apparence et de plaire aux garçons, avec comme seul pouvoir celui de la séduction « girl power », ne risque-t-on pas de mettre en branle une génération de femmes enclines à se soumettre aux rapports de domination? Verra-t-on reflourir les stéréotypes sexistes qu'on tente d'éliminer depuis plus de trente ans? Osons croire que les filles d'aujourd'hui, grâce aux gains réalisés par le mouvement d'émancipation des femmes, sont mieux préparées que les générations précédentes à résister au conditionnement sexiste.

2.1 Troubles liés à l'image corporelle

En valorisant l'apparence des filles plutôt que les aptitudes ou la personnalité, et cela à un âge où elles construisent leur identité, on risque d'accentuer la perception négative qu'elles ont d'elles-mêmes. Déjà l'obsession de la minceur fait rage chez les femmes de toutes générations et les fillettes, dès le primaire, n'y échappent plus.

D'après *Un portrait de la santé des jeunes québécois de 0 à 17 ans* de l'Institut national de santé publique du Québec, « ... alors que 80 % des jeunes de neuf ans présentent un poids normal, 45 % d'entre eux (60 % des 13 et 16 ans) se montrent insatisfaits de leur image corporelle et la même proportion adopte des comportements pour modifier leur poids. » (35)
Cette préoccupation concerne particulièrement les filles :

« L'image qu'elles ont de leur corps est dénaturée par le syndrome du top model. À une période de leur vie où accepter la modification de son corps n'est déjà pas toujours facile, elles se retrouvent confrontées à un idéal esthétique insensé et incompatible avec la santé, qu'elles vont s'efforcer d'atteindre en s'automutilant de leurs formes naturelles à travers la restriction alimentaire. » (20)

En se référant à une étude récente de l'Université du Delaware (40), les filles du secondaire ont tendance à croire qu'elles font 11 livres de plus que leur poids idéal alors que les garçons perçoivent leur poids actuel sensiblement égal à leur poids idéal. Selon cette même source, la fascination pour la minceur a contribué à l'émergence de plusieurs comportements nuisibles, dont : les mauvaises habitudes alimentaires, une préoccupation à l'égard de soi et de la nourriture, les régimes extrêmes, une baisse d'estime de soi, l'abus de drogue et d'alcool.

Selon Santé Canada : « En essayant de se conformer à des stéréotypes irréalistes de beauté féminine, des filles aussi jeunes que 9 ans se mettent au régime. » (6, p. 51) Les sans diète rapportent que 80 % des filles de moins de 18 ans ont déjà été au moins une fois à la diète et 40 % des 9 ans et moins ont déjà fait de même. L'initiation aux restrictions alimentaires se fait maintenant à l'âge de 7 ans, ce qui était extrêmement rare auparavant. Le fait est d'autant plus troublant que plus les diètes sont entreprises tôt dans la vie, plus elles risquent de faire engraisser plus tard. « Plusieurs études confirment ce fait : les variations de poids fréquentes à la suite de diètes sont une prédiction importante de gains de poids futurs. (Kroke et al., 2002). » (25)

Les chercheurEs de l'Institut national de santé publique s'inquiètent également de cette préoccupation des jeunes pour leur poids :

« En effet, les comportements de modification du poids, tels sauter des repas, jeûner ou encore commencer ou recommencer à fumer, traduisent un rapport malsain à la nourriture, guidé par la peur d'engraisser plutôt que par la préoccupation de s'alimenter en vue de soutenir son apport énergétique et sa vitalité. Il peut s'en suivre un régime alimentaire déséquilibré et inadéquat, ayant éventuellement des effets délétères sur la santé. Ce malaise à l'égard du poids semble relié à une faible estime de soi et pourrait constituer l'un des effets pervers des actions visant à contrer le phénomène, par ailleurs bien réel, de la tendance à la hausse de l'obésité. » (35, p.11)

Selon l'Institut de la statistique du Québec, le taux d'obésité a augmenté de 7 % à 9 % (selon les sexes) chez les enfants de 9 ans, ce qui porte à 4 % la proportion de jeunes de 9 ans pouvant être considérés obèses. Les mesures actuelles pour contrer cette tendance à la hausse de l'obésité, en amplifiant le malaise à l'égard du poids, risquent de ne pas porter les fruits attendus.

Mis à part la perte d'estime de soi et le risque d'obésité future, cette tendance aux restrictions alimentaires peut avoir bien d'autres conséquences sur la santé des jeunes tels que les carences alimentaires, les troubles métaboliques, les risques accrus d'ostéoporose, le risque de développer des troubles de comportement alimentaire plus graves comme l'anorexie et la boulimie. Il faut aussi penser qu'il y a une corrélation très forte entre le souci pour le poids et l'usage du tabac. Selon l'Institut national de santé publique, bien que « la diminution de l'usage de la cigarette [soit] observée tant chez les filles que chez les garçons, les filles continuent de fumer davantage que les garçons. » (35, p.13)

2.2 Troubles liés à une perte d'estime de soi

Bref, bien des petites filles entament leur existence avec une image négative d'elles-mêmes. Cette perte d'estime de soi a parfois des effets dévastateurs. La recherche de Pierrette et Natasha Bouchard en démontre quelques aspects :

« Une recherche menée auprès de 530 jeunes des deux sexes fait ressortir qu'une préoccupation centrale pour l'apparence peut menacer la santé mentale. Dans cette étude, les femmes montraient des résultats plus élevés que les hommes à ce que les chercheuses et les chercheurs ont appelé « l'auto-objectivation », c'est-à-

dire la tendance à évaluer son apparence de l'extérieur, soit l'attraction physique, le sex-appeal, les mensurations et le poids. Ces composantes sont apparues plus importantes, pour définir son identité, que la santé, la force, l'énergie, la coordination ou la force physique. Cette préoccupation pour l'apparence était à l'origine d'effets négatifs dont la diminution de l'acuité mentale, la hausse du sentiment de honte et de l'anxiété, la dépression, la dysfonction sexuelle et les troubles alimentaires... » (6, p. 48)

Selon l'Institut national de santé publique du Québec, chez l'adolescent, la perte d'estime de soi ou le respect et la valeur qu'il s'accorde à lui-même, sont associés aux problèmes de santé mentale comme la dépression, les idées suicidaires et les troubles de comportement. Or, selon le *Portrait de santé des jeunes québécois de 0 à 17 ans*, « Les garçons sont proportionnellement plus nombreux que les filles à présenter un niveau élevé d'estime de soi, tant à 13 ans (26 % c. 15 %) qu'à 16 ans (37 % c. 25 %). » (35, p.16). Par conséquent, le niveau de détresse psychologique s'avère plus élevé chez les filles puisqu'il est associé à l'estime de soi : « Parmi ceux qui ont une estime de soi élevée, seuls 2 % présentent un indice élevé de détresse psychologique. Tandis que ceux dont l'estime de soi est faible sont 46 % à en présenter un. » (35, p. 16)

De plus, les adolescentes présentent plus d'idées suicidaires que les garçons de leur âge (10 % c. 4 % chez les 13 ans), (12 % c. 8 % chez les 16 ans). Ce qui est le plus dramatique, c'est que le taux de décès attribuable au suicide ne cesse d'augmenter. Il est devenu la principale cause de mortalité chez les jeunes du secondaire. Le taux de décès par suicide est passé de 15 % en 1982-1984 à 33 % en 1997-1999. « Bien que dans l'ensemble, le suicide touche plus les garçons que les filles, la hausse du nombre de cas provient davantage des filles. » (35, p. 19)

Ces données illustrent à quel point il y a un malaise croissant chez les filles alors que le discours médiatique nous laisse croire à une émancipation des filles, à un « girl power » qui les encourage à prendre leur place et à s'affirmer. Le phénomène de l'érotisation précoce de l'image corporelle procède d'une double contrainte de la même façon que le décrit Jean Kilbourne (citée par P. Bouchard) à propos du phénomène de la minceur :

« En même temps que s'exerce une pression continue sur les femmes pour qu'elles soient minces, s'en manifeste une autre pour qu'elles s'accomplissent, réussissent et soient parfaites sur toute la ligne. Les femmes peuvent réussir en autant qu'elles restent « féminines » (c'est-à-dire suffisamment dépourvues de pouvoir pour ne pas être menaçantes). Un des nombreux exemples du double standard qui déchire les jeunes femmes aujourd'hui consiste en ce besoin d'être à la fois une femme accomplie et raffinée en même temps qu'une femme délicate et petite fille. ... On ne dit pas que cette quête fait aussi souffrir en engageant les filles sur de fausses pistes de pouvoir et de contrôle. On détourne leur attention et leur énergie de ce qui pourrait réellement les renforcer (Kilbourne, 2003). » (6, p. 52)

Les filles ne sont pas conscientes de ces demandes contradictoires : on leur demande d'être ouvertement séduisantes et en même temps passives et dépendantes. On ne les aide pas à sortir du rôle traditionnel qui les force généralement à prendre soin des besoins des hommes en niant leurs propres besoins. Et la publicité sème encore plus de confusion en utilisant les

messages de liberté de choix, de prise en main, etc., du féminisme, pour vendre des teintures, du maquillage ou des produits ménagers.

2.3 Conséquences liées à une sexualité précoce

En focalisant l'attention sur le corps et en encourageant les préadolescentes à user de leur charme et sex-appeal comme source de pouvoir, on les prive de leur enfance et on les rend prisonnières du regard de l'autre pour exister.

Avec la philosophie du « girl power » qui les encourage à dévoiler pleinement leur sexualité pour exercer un pouvoir sur le sexe opposé, on les transforme en objet de désir alors qu'elles n'ont ni l'autonomie, ni la maturité pour être des sujets de désir.

Bien sûr, les jeunes de 10 ou 11 ans sont conscientes de la séduction qu'elles exercent. Elles savent que les hommes les trouvent belles, mais il s'agit d'une demande affective. Elles veulent être aimées, regardées, rassurées sur leur valeur. Ce n'est pas une demande sexuelle. Mais elles s'exposent sans le savoir et deviennent plus vulnérables aux abus. La situation est d'autant plus inquiétante quand on sait « qu'une jeune femme de moins de 18 ans sur quatre est victime d'agression sexuelle au Canada. » (6, p. 44)

Suite à la mise à jour du réseau de prostitution juvénile à Québec, Marie-Hélène Gagné de l'Université Laval faisait prendre conscience de la vulnérabilité à laquelle sont exposées bien des filles :

« À l'ère où l'on trouve tout le matériel pornographique imaginable, et plus encore dans Internet, où les modèles d'identification fournis aux filles ressemblent à des Barbie habillées au sex-shop et où les magazines destinés aux adolescentes les « éduquent » à amener leur petit ami au septième ciel, on ne devrait pas s'étonner de la vulnérabilité des adolescentes en matière de sexualité.[...] Désirant avant tout plaire et être aimées, très préoccupées par les fantaisies et les exigences sexuelles de leur chum, elles en oublient leurs propres besoins, désirs et limites (Gagné 2003). » (6, p. 45)

À peine initiées à la vie sexuelle, les filles se forgent déjà une idée de la sexualité et de l'amour centrés sur la consommation. Tout les prédispose à devenir un pur instrument sexuel. Dans un tel contexte, on peut se préoccuper de l'incidence néfaste que la sexualisation précoce peut avoir sur les rapports filles/garçons. On peut appréhender un retour des comportements de soumission, d'effacement, de dépendance. D'autant plus que les jeunes filles étant sollicitées plus tôt sexuellement que les garçons de leur âge, c'est souvent avec des garçons beaucoup plus âgés qu'elles vivent leurs premières relations.

Pas étonnant, non plus, de constater que : « La violence s'immisce tôt dans les relations amoureuses. Chez les filles, 21 % de celles de 13 ans et 34 % de celles de 16 ans ont subi de la violence psychologique de la part de leur amoureux, au cours des 12 mois précédant l'enquête. De plus, 15 % des filles de 13 ans et 20 % des filles de 16 ans ont subi de la violence physique. » (35, p.16)

Il est sans doute trop tôt pour établir une corrélation entre la violence dans les relations amoureuses et la sexualisation précoce des filles, mais on peut légitimement se questionner.

La précocité sexuelle étant vécue sur un mode de conformité aux stéréotypes sexuels, peut-on vraiment croire qu'elle conduise à des relations plus égalitaires entre les filles et les garçons? Et peut-on réellement espérer ébranler le besoin de contrôle à l'origine de la violence dans les relations de couples, si on ne réussit pas à établir un rapport d'égalité entre les partenaires?

Il est plus logique de croire qu'en encourageant les filles à répondre précocement à la demande sexuelle masculine, on normalise et justifie les actes d'abus et de violence.

D'ailleurs, la prolifération actuelle de phénomènes concomitants comme la pornographie infantile, les réseaux de pédophilie, la prostitution juvénile laisse penser que la banalisation de l'érotisation de l'enfance n'est peut-être pas aussi innocente qu'on le pense.

3^E PARTIE : QUE POUVONS-NOUS FAIRE?

Les solutions proposées socialement pour contrer le phénomène de l'érotisation de l'enfance, vont souvent dans le sens d'un plus grand contrôle des filles et des femmes : on interdit aux filles les tenues sexy, par un code vestimentaire plus strict ou le port d'un uniforme dans les écoles; on exhorte les mères à surveiller de plus près leurs filles, à donner l'exemple, à être plus sévères. On tient ainsi les femmes responsables du problème et de la solution, tout en resserrant la vis de la double contrainte : d'un côté on dit aux femmes, à travers la publicité, les magazines, la télé, le regard des hommes, qu'on les aime belles, sexy, disponibles sexuellement. De l'autre, on leur reproche d'être de mauvais modèles pour leurs filles. En cette période de ressac anti-féministe, personne n'ose pointer l'univers érotique masculin ou la sacro-sainte liberté sexuelle.

Pourtant le problème se situe bien au-delà de la mode. À l'heure où on retrouve 30 000 sites pédophiles sur Internet et que les sites de pornographie infantile ont augmenté de 100 % en un an (5), on peut penser que l'hypersexualisation vestimentaire des préadolescentes n'est qu'un symptôme d'un problème autrement plus profond.

3.1 Recadrer nos valeurs

Après des décennies de révolution sexuelle qui ont permis d'une certaine façon la démocratisation de l'univers érotique de la pornographie, on se croit aujourd'hui libéré de toutes contraintes morales, de tous interdits qui pourraient brider nos désirs. On croit avoir atteint un degré d'évolution supérieur aux générations précédentes qui ont toujours imposé d'une façon ou d'une autre des restrictions sexuelles. « Mais il ne s'agit pas de s'affranchir de tous les tabous pour éviter tous les pièges de l'expression de la sexualité. » (11)

Selon Guillebaud, ce n'est pas une question d'une plus grande liberté; ce sont avant tout nos représentations symboliques qui ont changé :

« ... nous acceptons sans sourciller d'autres types de mortifications dont la dureté effective épouvanterait nos lointains ancêtres. Les obsessions diététiques, la tyrannie de la « ligne », l'inlassable injonction concernant le look, la médicalisation de la moindre activité, l'obligation de performance sportive ou de conformité professionnelle, la cruelle prévalence de la jeunesse contre toute idée de maturité, de sagesse : tout cela induit une cruauté physique envers soi... »
(16, p. 319)

Ces nouvelles contraintes sociales sont toutes aussi restrictives que celles que la morale exerçait autrefois sur les désirs sexuels. Si nous sommes portés à croire qu'elles étaient pires auparavant, c'est tout simplement que nos valeurs ont changé. Une contrainte est plus facilement intériorisée et acceptée lorsqu'elle est légitimée par un idéal, une perception de la réalité.

En ce sens, la permissivité actuelle résulte davantage d'un changement symbolique au niveau de nos croyances, de notre vision du monde, plutôt que d'une réelle émancipation. D'ailleurs, dans l'histoire de l'humanité, les périodes de grande liberté sexuelle ont toujours alterné avec des périodes de morale plus stricte.

C'est donc à un « recadrage » de nos croyances, de nos valeurs qu'est confiée toute la société. Les familles ne peuvent à elles seules inverser la tendance. Il appartient à tous, société, gouvernements, milieux de la santé et de l'éducation, parents, médias, industrie de la mode et de la publicité, etc., d'établir de nouvelles valeurs, une nouvelle symbolique. Après des décennies de grande liberté, si nous voulons éviter le retour du balancier ou le reflux d'un ordre moral restrictif, il nous appartient d'établir un espace habitable entre le « tout est permis » et l'interdit moral. Et ça commence par l'éducation.

3.2 Une question de repères et de limites

Face au phénomène de l'hypersexualisation du vêtement, la plupart des écoles ont imposé un code vestimentaire. Plusieurs ont accompagné ce code d'une sensibilisation auprès des élèves et des parents. Bien que ce travail d'éducation soit plus utile que le resserrement des normes, on doit aller encore plus loin. Il faut offrir une éducation à la sexualité plus globale que l'approche sanitaire ou préventive qui prévalait jusqu'ici, et cela, dès le préscolaire. Le programme de formation proposé par le ministère de l'Éducation, qui sera bientôt offert aux jeunes pour remplacer les cours de FPS, va dans ce sens. Par approche globale, on entend une éducation sexuelle qui tient compte de toutes les dimensions de la sexualité, y compris le plaisir. La sexologue Julie Pelletier, dans *Le petit Magazine*, définit bien les valeurs sous-jacentes à une telle approche. Elle parle d'« une éducation à l'érotisme qui ne vise pas la prouesse sexuelle, mais plutôt la prise de conscience de soi et de l'autre en tant que sujet (et non d'objet) de désir et de plaisir ». (31)

Pour la sexologue Francine Duquet, il est important d'établir des repères et des limites. Mais la remise en question incombe aussi aux adultes : « On ne peut plus passer des messages vertueux aux jeunes sans se questionner nous-mêmes sur nos valeurs, notre compréhension du monde, notre compréhension de l'amour et de la sexualité. Et c'est là le nouveau défi. » (11) Elle ajoute : « Les jeunes ont besoin d'adultes qui ont des convictions éprouvées, qui ont le souci de se questionner, d'apporter à certains moments des réponses et à d'autres de susciter d'autres questions face à leurs préoccupations. » (11)

On n'a pas besoin de toujours apporter des réponses. On peut susciter des questionnements, apporter des pistes de réflexions et indiquer parfois des limites. Par exemple, dans le cas de la tenue vestimentaire, le repère est de faire comprendre aux jeunes, qu'au-delà de la mode, il faut aussi considérer la portée érotique reliée au vêtement. Ce n'est pas un rôle de moralisateur dont il s'agit. C'est un rôle d'éducateur.

Pour illustrer son propos, Francine Duquet utilise la métaphore d'un proverbe chinois : « Il y a deux choses que tu peux donner à tes enfants, des ailes et des racines. » Elle ajoute : « à une époque on avait trop de racines, on s'empressait de couper les ailes pour ne pas qu'ils s'éloignent du milieu familial. Maintenant il y a trop d'ailes et pas assez de racines. On doit rééquilibrer. C'est ça la question des repères et des limites. » (11)

Il faut comprendre également qu'aux alentours de l'adolescence, les parents sont davantage confrontés dans leur autorité. C'est l'âge où les jeunes veulent prendre leur distance. Il importe donc de supporter et de renforcer les habiletés parentales, dans le lien avec leurs enfants, mais il est nécessaire, d'autre part, que les autres adultes significatifs auprès des jeunes prennent le relais. En ce sens, il convient de ne pas laisser uniquement aux mères, le souci de « donner l'exemple ». Nous avons toutes et tous une responsabilité.

Notre responsabilité en tant qu'adulte, est d'opérer un recadrage du discours sur la beauté, sur l'aspect physique, sur la sexualité, sur la relation à l'autre. Il est inutile de culpabiliser qui que ce soit. Plutôt que de censurer les magazines, la télé, les vidéos-clips, pourquoi ne pas s'en servir pour éduquer les jeunes aux médias, aux stéréotypes, à la sexualité, à la consommation et pour développer leur esprit critique? À partir de ce matériel, on peut les amener à réfléchir, par exemple, sur l'image des femmes qui y est projetée, sur la fabrication des images, sur le rôle qu'on attribue aux hommes et aux femmes dans la société, etc. En ce sens, l'analyse et l'approche féministe demeurent encore très pertinentes pour conscientiser les filles et les garçons à l'inégalité qui persiste dans les rapports de sexes.

3.3 Autonomie affective et image positive de soi

Il faut également guider les jeunes vers l'autonomie affective et une image de soi positive. Il faut leur apprendre à s'affirmer autrement que par l'apparence. Le « girl power », prôné par la publicité et par les vedettes des vidéos clips, n'est pas un véritable processus d'*empowerment* car il garde les filles dépendantes de l'approbation masculine. Le véritable pouvoir des filles, comme des garçons, réside dans la confiance en ses propres capacités, l'estime de soi, l'indépendance, l'autonomie. Il se traduit par le contrôle qu'une personne exerce sur sa propre vie et par son engagement dans la communauté.

Concernant la préoccupation face à l'image corporelle, les intervenantEs ne devraient pas hésiter à aborder la question de l'insatisfaction corporelle pour éviter les comportements nuisibles à leur santé.

« Il faut leur faire comprendre que la minceur n'est pas un modèle esthétique. [...] On est beau lorsqu'on est soi-même et qu'avec nos particularités on investit son énergie à construire son bonheur et à entretenir la flamme de ses passions, sans mettre en péril sa santé à travers un comportement qui nie au corps le droit d'exister et de s'épanouir. La beauté, cette sorte de rayonnement agréable et harmonieux qui émane de soi, est totalement indépendant du poids ou des vêtements. [...] Pour se sentir bien dans son corps, bien dans sa tête, le travail sur soi ne passe pas par des restrictions alimentaires mais par le développement d'un sens critique face à ce qu'autrui projette sur nous, que ce soit un soi-disant modèle esthétique ou la nécessité de maigrir « pour notre bien. » (20)

Pour contrer la hausse actuelle de l'obésité et préserver l'intégrité psychologique des jeunes préoccupés par leurs poids, il importe de focaliser les campagnes de prévention de l'obésité, sur la santé plutôt que sur la réduction du poids et de donner comme message qu'une bonne alimentation et l'exercice physique sont les meilleurs gages d'une bonne santé, peu importe le poids.

3.4 Implication sociale

Apprenons également à nos enfants qu'il ne faut pas sous-estimer notre pouvoir de consommateur. On parle beaucoup du pouvoir des médias et de la publicité, mais nos choix de consommation sont une façon d'exercer un pouvoir et d'imposer nos valeurs. Aucune industrie ne peut survivre à un boycottage massif de ses produits. Encourageons les adolescents à s'investir dans une cause sociale. Comme le dit si poétiquement Richard

Desjardins pour nous inciter à nous engager collectivement : « La marée montante soulève tous les bateaux. »

Pour conclure, retenons cette réflexion de Camille Lamothe :

« Il ne s'agit pas de savoir si l'on est pour ou contre le string, c'est un débat absurde. Mais de savoir si l'on tient réellement compte de l'enfant. Qu'est-ce qu'on lui fait incarner? On ne pourra pas censurer le monde de l'image qui nous entoure et qui se développe à toute vitesse. Mais on peut éduquer le regard, offrir un commentaire pour réguler l'impact des images brutes. En d'autres termes, cesser de se voiler la face et prendre ce phénomène au sérieux. Nos enfants ne sont pas des mutants, ils sont ce que nous leur proposons d'être. » (21)

Ne leur coupons pas les ailes, donnons-leur tout simplement plus de racines.

4^E PARTIE : AIDE-MÉMOIRE POUR L'INTERVENTION

Pour contrer l'impact négatif de la sexualisation précoce des filles, le Comité aviseur sur les conditions de vie des femmes propose aux intervenantEs de la santé, de l'éducation, des groupes communautaires et aux parents et adultes agissant auprès des jeunes, les recommandations suivantes :

- Recadrer nos valeurs. En tant qu'adultes significatifs auprès des jeunes, requestionner nos valeurs, notre compréhension du monde, notre compréhension de l'amour, de la sexualité.
- Offrir dans les écoles, une éducation à la sexualité plus globale que l'approche préventive et sanitaire qui prévalait jusqu'ici et cela, dès le préscolaire.
- Offrir aux adolescentEs une éducation à l'érotisme qui vise la prise de conscience de soi et de l'autre en tant que sujet (non d'objet) de désir et de plaisir.
- Il n'est pas nécessaire de toujours apporter des réponses. Susciter des questionnements, apporter des pistes de réflexion, indiquer aux jeunes des repères et des limites.
- Face à la mode vestimentaire, apprendre aux jeunes à considérer la portée érotique reliée au vêtement.
- Supporter et renforcer les habiletés parentales, dans le lien avec leurs enfants.
- Ne pas laisser uniquement aux mères la responsabilité de «donner l'exemple ». Nous avons toutes et tous une responsabilité.
- Opérer un recadrage du discours sur la beauté, sur l'aspect physique, sur la sexualité, sur les relations amoureuses.
- Plutôt que de censurer les magazines, la télé, les vidéo-clips, etc., ce qui est impossible, s'en servir pour faire :
 - de l'éducation aux médias;
 - de l'éducation aux stéréotypes;
 - de l'éducation à la sexualité;
 - de l'éducation à la consommation responsable.
- Développer l'esprit critique des jeunes. Les amener à réfléchir sur :
 - l'image des femmes projetée dans la publicité et les différents médias;
 - le rôle attribué aux hommes et aux femmes dans la société.
- Utiliser l'approche féministe, c'est-à-dire tenir compte de l'inégalité sociohistorique entre les sexes et de son impact sur la socialisation actuelle des filles et des garçons pour les conscientiser aux inégalités qui persistent.
- Guider les jeunes, filles et garçons, vers l'autonomie affective et une image de soi positive.
- Les guider dans un processus d'*empowerment* basé sur l'estime de soi, la confiance en ses capacités et l'autonomie plutôt que sur l'apparence et l'approbation des autres.

- Ne pas hésiter à aborder la question de l'insatisfaction corporelle, pour éviter les comportements de restrictions alimentaires nuisibles à la santé.
- Pour éviter d'aggraver l'obsession des filles pour leur poids, les campagnes de prévention de l'obésité devraient mettre l'accent sur la santé plutôt que sur la réduction du poids.
- Apprendre aux enfants à s'investir dans une cause sociale, à exercer leur pouvoir de citoyenNE en faisant des choix conscients de consommation, en participant à des pétitions ou des boycottages contre la publicité sexiste, etc.
- Bref, prendre le phénomène au sérieux et se questionner à savoir si on tient réellement compte de l'enfant, de ce qu'on lui fait incarner. Éduquer le regard.

BIBLIOGRAPHIE

1. ACFAS, L'illusion de la perfection « l'anorexie est une maladie triomphante », dans Le Devoir, 8 mai 2004.
2. Allard, Marie, Le sexe et les ados, fleur bleu ou gang bang?, dans La Presse, 6 décembre 2003.
3. Bergeron, Reynold, Maudite mode!, dans La Presse, 13 octobre 2002.
4. Bordeleau, Nicole, L'école publique et son code vestimentaire, chronique à Salut ! Bonjour! TVA. (<http://www.Salut.bonjour.tva.ca/c.mode/pf2003082701.shtml>).
5. Bouchard, Pierrette, De nouveaux freins à l'émancipation des filles au Québec et ailleurs, consulté en ligne le 18 octobre 2004, (http://sisyphe.org/imprimer.php3?id_article=1333).
6. Bouchard, Pierrette et Natasha Bouchard, « Miroir, miroir ... », La précocité provoquée de l'adolescence et ses effets sur la vulnérabilité des filles, Les Cahiers du GREMF, no. 84, 75 p.
7. Bouchard, Pierrette et Natasha Bouchard, La sexualisation précoce des filles peut accroître leur vulnérabilité, mise en ligne sur Sisyphe, le 22 février 2004 (http://www.sisyphe.org/article.php3?id_article=917).
8. Chouinard, Marie-Andrée, Au chapitre de l'uniforme scolaire - une hypersexualisation du vêtement, dans Le Devoir, 13-14 septembre 2003.
9. Doyon, France, Image corporelle, dans les Réseautées... pour la santé des femmes, volume 2. no. 2, décembre 2003. (http://www.rqasf.qc.ca/bulletin_dec.htm).
10. Duquet, Francine, L'éducation à la sexualité dans le contexte de la réforme de l'éducation, Gouvernement du Québec, MEQ, 003, 57 p.
11. Duquet, Francine, Pourquoi éduquer et intervenir en matière de sexualité, conférence donnée au Congrès de l'ACSA (Association canadienne pour la santé des adolescents), 14 novembre 2003.
12. Fernandez, Annie, Trop sexy ... trop jeune, série d'articles dans Le Journal de Québec, 17, 18, 19, 20 septembre 2004.
13. Galipeau, Sylvia, Bébé Lolita, dans La Presse, 6 mai 2003.
14. Galipeau, Sylvia, Coup d'œil féministe, dans La Presse, 6 mai 2003.
15. Girard, Marie-Claude, Être belle et avoir un chum, dans La Presse, 1^{er} octobre 2003.

16. Guillebaud, Jean-Claude, La tyrannie du plaisir, Édition Du Seuil, Paris, 1998, 392 p.
17. Hackey, Isabelle, Sexualité et ados, le sexe oral pour contrer les grossesses?, dans La Presse, 5 juin 2004.
18. Hanam, Jean, L'enfance volée, dans Le Soleil, 12 octobre 2002.
19. Harvey, Roxanne, Parents, mettez vos culottes !, dans Le Nouvelliste, 2 août 2004.
20. La diététique en question, Adolescence, crise d'identité et syndrome du top-model, avril 2002. (<http://www.perso.club-internet.fr/fderad/edito0402.htm>).
21. Lamothe, Camille, La mode perverse des enfants-femmes, dans Psychologie, no. 22, janvier 2004, p. 49 à 52.
22. Larochelle, Renée, Sois belle et t'es toi, dans Le Soleil, 8 mai 2004.
23. Le guide de la bonne épouse, extrait d'un manuel d'économie domestique anglo-saxon publié en 1960, mise en ligne par Nicole Nepton, 22 mai 2004, (<http://www.cybersolidaires.org/doss/epouse.html>).
24. Le Soleil, Le problème numéro un : les nombrils à l'air, 28 août 2004.
25. Les sans diète, L'obsession de la minceur en bref, les femmes ont un problème de taille, mise en ligne le 7 octobre 2004. (<http://www.lessansdietes.com/minceur.html>).
26. Lefebvre, Chantal, Un portrait de la santé des jeunes Québécois de 0 à 17 ans, Institut national de santé publique, 2004.
27. Lemieux, Julie, Redéfinir la beauté, dans La Presse, 13 décembre 2003.
28. Marchand, Suzanne, Rouge à lèvres et pantalon, des pratiques esthétiques féminines controversées au Québec 1920-1939, Édition Hurtubise, Cahiers du Québec, Collection Ethnologie, Québec 1997, 162 p.
29. Matteau, Andrée, La dictature du morcellement... sexy !, dans Contrasexion, volume 15, no. 3, janvier-février 1999.
30. Morin, Annie, Quand Britney fait école au primaire, dans Le Soleil, 8 décembre 2003.
31. Pelletier, Julie, Le plaisir sexuel : vers une éducation à l'érotisme chez les adolescents, Le petit Magazine, automne 2003.
32. Perron, Frédéric, La minceur inspirante des modèles, dans La Presse, 30 juin 2004.
33. Plourde, Marie, La femme-enfant, dans Le Journal de Montréal, 29 avril 2004.

34. Poissant, Céline, Question de pudeur, les adolescentes ne sont pas devenues impudiques, elles suivent une mode, dans Le Soleil, 18 juin 2003.
35. Portrait de santé des jeunes Québécois de 0 à 17 ans, Institut national de santé publique du Québec, 2001.
36. Radio-Canada, émission Enjeux, « trop jeune pour être sexy », janvier 2003.
37. Reny, Dominique, Le miroir grossissant des époques, dans Le Devoir, 27 octobre 2003.
38. Robert, Jocelyne, Full sexuel, Édition de l'Homme.
39. Santé et Services sociaux, Au féminin... à l'écoute de nos besoins - Objectifs ministériels et stratégie d'action en santé et bien-être des femmes, 2002, 61 p.
40. Université du Delaware, Les troubles du schéma corporel chez les adolescentes, American Journal of Health Behavior, juillet-août 2003, mise en ligne sur le site de Femmes en santé, le 6 août 2003 (http://www.femmesensante.ca/norvs/navos_show.cym?number=150).